Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 2 (1914)

Heft: 24

Artikel: Le problème actuel

Autor: E.Gd.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-249649

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DEUXIEME ANNÉE. — N° 24. 10 OCTOBRE 1914

LE

Mouvement Féministe

Paraissant le 10 de chaque mois

ABONNEMENTS
SUISSE..... Fr. 2.50
ETRANGER... » 3.50
Le Numéro.... » 0.20

RÉDACTION et ADMINISTRATION
Mlle Emilie GOURD, Pregny (Genève)
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ANNONCES
La case, par an Fr. 15.—
2 cases. » » 30.—
La ligne, par insertion » 0.25

SOMMAIRE : Alliance nationale de Sociétés féminines suisses. — Pensées d'hier à lire aujourd'hui. — Le Problème actuel : E. Gd. — Impressions de Paris : J. Meyer. — De ci, de là... — Les Femmes à l'Œuvre. — Chez les Suffragistes anglaises : E. Gd. — A travers les Sociétés. — Publications reçues.

Alliance Nationale de Sociétés féminines suisses

Avis Importants

Des 83 sociétés, auxquelles nous avons envoyé au commencement de septembre une circulaire, 59 ont répondu (24 ont donc gardé le silence) en se prononçant toutes pour le renvoi de notre Assemblée générale annuelle. *Celle-ci n'aura donc pas lieu cette année.*

Quant à la question que nous posions, concernant la participation des sociétés alliées au travail de notre pays dans la crise que nous traversons, plusieurs communications intéressantes nous ont été faites. De toutes les réponses que nous avons reçues, il ressort que partout les femmes agissent avec énergie et intelligence, et que, dans bien des cas, elles travaillent de concert avec les autorités qui leur manifestent beaucoup de bienveillance. Nous pensons publier quelques-unes de ces réponses. Les besoins sont partout à peu près les mêmes; mais la misère étant naturellement plus grande dans les villes, ceux de nos membres qui s'y trouvent savent organiser leur activité d'une manière plus intense.

Nous avons le plaisir de vous informer que l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses a obtenu du jury de l'Exposition nationale, pour son exposition dans le Groupe 46 C une *mention spéciale pour services rendus à la cause de l'utilité publique.* C'est la plus haute récompense pour exposants de cette catégorie.

Dans ces tout derniers jours, une demande nous est venue d'Amérique d'appuyer les démarches qui doivent être faites pour engager les puissances neutres, sur l'initiative des Etats-Unis, à proposer leur médiation dans la guerre européenne, et à étudier les bases d'une paix durable[1]. Il ne nous a pas été possible de consulter nos membres à cet égard, mais nous sommes persuadées que toute femme de cœur ne demande qu'à soutenir les efforts faits en vue de la paix. Comme nous aurions déploré que le nom de la Suisse, ce pays neutre par excellence, que son intérêt propre comme celui de l'humanité entière rangent parmi les partisans de la paix, ne fût pas lié à celui d'une telle action, le Bureau a donné son adhésion. Nous ne doutons pas qu'il n'ait agi ainsi dans l'esprit de notre Alliance, et nous comptons fermement sur l'approbation de tous nos membres.

Le Bureau de l'Alliance.

[1] Nous publions plus loin des extraits de cet appel. (*Réd.*).

PENSÉES D'HIER A LIRE AUJOURD'HUI

La pensée de l'imprévisible doit nous tenir sans cesse en éveil : sursum corda ! *A l'heure même des plus grands revers, des plus noires tristesses, espère toujours de l'humanité, de ta nation, de ta cause, de toi même : la partie n'est jamais perdue, le dernier mot n'est jamais dit !*

(Philosophie de la Religion.) J. J. Gourd.

Le sang qui coule pour la justice fait lever les grandes moissons de joie. Romain Rolland.

(Aërt.)

Pendant des générations encore, l'instinct producteur et conservateur de la mère devra s'opposer à l'instinct destructif de l'homme, pour lui démontrer peu à peu la folie et la bestialité de la guerre. Si nous réclamons du travail dans tous les domaines, nous le réclamons surtout sur les champs sanglants pour y déployer la bannière de l'arbitrage, et pour sauver nos fils de la destruction inutile, prématurée et stupide.

Olive Schreiner.

... Je sais que, sans l'électorat et l'éligibilité politiques, les femmes ne peuvent faire grand' chose pour changer les lois et les circonstances qui règlent actuellement le militarisme et la guerre. Et je suis intimément persuadée que ce n'est que lorsque les femmes auront obtenu le droit de vote que le pacifisme voguera à voiles déployées vers son but final. Baronne de Suttner.

Le Problème actuel

Benjamin Franklin disait, paraît-il, « que ce n'est pas en temps de guerre que l'on paye la guerre : la note vient plus tard ».

Si cela est vrai, nous sommes en droit de nous demander avec épouvante ce que sera cette note quand elle nous sera présentée. Les difficultés économiques sont déjà telles, ont été telles, chez nous du moins, dès les débuts de la catastrophe, que nous ne voyons pas très bien comment la situation peut être pire qu'elle n'était au mois d'août. Partout le travail cessait, les fabriques fermant leurs portes les unes après les autres, les magasins congédiant petit à petit la majorité de leur per-

sonnel, les entreprises arrêtées, le commerce paralysé, l'argent de plus en plus rare... la vie, la simple vie matérielle, devenant un problème presqu'insoluble, un de ces méchants problèmes sur lesquels pâlissent les jeunes filles en mal de brevet, et où les tonnes de houille, les kilos de sucre et les carnets d'épargne s'amalgamaient de la plus désolante façon!

* * *

Aujourd'hui, grâce aux sages et sévères mesures prises par nos autorités, grâce à la démobilisation partielle de quelques troupes, grâce au fait que des wagons de blé et de combustible ont passé la frontière, et que des coupons de titres ont été payés, un peu de calme et de sérénité est rentré dans certaines âmes féminines. Mais il en est d'autres pour lesquelles le problème du travail subsiste dans toute sa cruauté.

Interrogez-les, ces ouvrières d'ateliers divers : horlogerie, bijouterie, lingerie, confection, métallurgie, alimentation, ces travailleuses à domicile, ces demoiselles de magasin, ces employées de bureau, ces « femmes à la journée » lessiveuses ou repasseuses : elles vous diront toutes que, du matin au soir, elles s'épuisent en courses, en recherches, vont d'un bureau de placement à l'autre, attendent des journées entières un travail vaguement entrevu, pour se heurter enfin à cette désespérante muraille : *Rien*. Les plus chanceuses trouvent de-ci, de-là, une chambre à nettoyer, une paire de chaussettes à tricoter, des enfants à garder pendant une après-midi, occupations provisoires, incertaines, qui trompent l'attente comme une tige d'herbe que l'on suce trompe la soif. Alors, c'est l'épuisement des ressources, là surtout où l'on n'a pas droit au subside militaire; c'est la terreur du loyer qui court, ce sont les souliers qui font eau, les vêtements d'été que traverse la précoce bise d'automne, la hantise de la faim, non pas tant pour soi, mais pour la mère âgée, pour les petiots... Il y a certainement des sociétés de bienfaisance, des soupes gratuites sur présentation de bons libéralement distribués. Mais alors c'est la charité d'autrui à accepter, l'humiliante aumône à subir, quand toute sa vie on a vécu, le front haut, ne demandant ni ne devant rien à personne, libre par son travail.

Il y a des gens qui trouvent, qu'en temps de guerre surtout, ce sentiment est de l'orgueil mal placé. *Primum vivere, deinde...* disent-ils. Nous le trouvons nous, au contraire, admirable. Et combien il ennoblit les yeux et les fronts de ces femmes qui viennent nous demander du travail, quand on les compare aux quémandeuses de carrière, aux assistées de profession, qui passent d'un vestiaire à une soupe, profitant de toutes les compassions, exploitant toutes les générosités.

Mais alors le bon, le sain travail libérateur, celui qui affranchit l'être humain matériellement et moralement, pourquoi n'en trouve-t-on pas ?

Pour une raison bien simple, c'est qu'on n'en donne pas.

Nous comprenons fort bien que certaines maisons, certaines fabriques aient été obligées, pour des causes que nous n'avons pas à examiner, de fermer leurs portes. Mais nous voudrions surtout mettre en lumière le cas de certaines autres qui sont restées ouvertes pour faire travailler leurs ouvrières, il est vrai en réduisant parfois proportionnellement la durée du travail et les salaires. Celles-ci ont été tout de même plus préoccupées des vies humaines qui gravitent autour d'elles que des capitaux engagés ou des dividendes de leurs actionnaires. Seulement ces heureuses exceptions ne sont pas plus que les pauvres femmes qui cherchent du travail encouragées par le public. On n'achète pas. On ne commande pas. *On ne fait pas travailler.*

La raison de cette situation anormale ?

Nous en voyons deux :

La première, la plus petite, c'est l'abus du travail volontaire.

Loin de nous l'idée de critiquer cet élan généreux, ce besoin de coopérer à la défense de la nation, puisque nous déplorions dans notre dernier numéro que les offres féminines aient été négligées. Mais nous nous placions uniquement au point de vue des services *publics* désorganisés. Contribuer à rétablir leur fonctionnement normal était la tâche patriotique toute indiquée aux femmes. On n'a pas voulu de nous : n'en parlons plus. Mais, en revanche, n'a-t-on pas, dans certaines organisations philanthropiques nées de la guerre, fait appel dans de trop fortes proportions au concours machinal et matériel de bonnes volontés, alors qu'il y aurait eu là du travail à offrir ? N'y eût-il pas mieux valu assister quelques unités de moins pour pouvoir payer quelques travailleuses de plus ? Nous savons que la question n'est pas si facile à résoudre qu'elle en a l'air; mais nous ne pouvons pas nous empêcher de la poser...

La seconde raison, plus importante à notre avis, est le désir exagéré d'économie qui sévit comme une épidémie.

Nous ne nous permettons ici de juger personne. Nous savons que, dans certains cas, les budgets ont été singulièrement transformés. Mais nous en savons beaucoup d'autres où les traitements ont été intégralement payés, où les intérêts échus ont été régulièrement versés. Pourquoi alors vouloir à tout prix faire des économies ? Que l'on vive plus simplement, que l'on accoutume la jeunesse à ne pas regarder la vie comme une partie de plaisir perpétuelle où l'on dépense sans compter, nous y applaudissons. Mais, au nom du ciel, que l'on ne restreigne pas, — disons même le mot dans toute sa laideur — que l'on ne lésine pas sur le gagne-pain des autres. Que l'on réfléchisse bien que renvoyer sa femme de chambre, sa lingère, renoncer aux leçons de piano de ses enfants, garnir ses chapeaux soi-même, quand on *pourrait* payer, c'est augmenter la gigantesque armée des sans-travail, c'est préparer une misère, à laquelle on sera forcément — et qui sait ? peut-être brutalement — appelé à remédier. Et que l'on ne vienne pas donner pour excuse que, si on a de l'argent aujourd'hui, il n'en sera peut-être pas de même demain, et qu'il faut économiser en vue d'un avenir incertain. Demain, c'est vous qui le créez, avec de l'égoïsme et de la haine, ou avec de la justice et de la solidarité. Si demain, le pain manque, nous en manquerons tous ensemble; mais au moins, nous ne l'aurons pas mangé seuls aujourd'hui, en en refusant leur part à ceux qui y ont droit comme nous.

* * *

Au fond, cet égoïsme, fils de la honteuse panique économique et financière du mois d'août, est chez la majorité des femmes — car ce sont surtout les femmes, les acheteuses par excellence, qui sont les principales coupables de l'état de choses que nous flétrissons — de l'ignorance. Nous ne parlons pas ici bien entendu de celles qui profitent de la situation pour ne pas payer à leur modiste ou à leur couturière des notes arriérées de plus d'une année : nous savons qu'il ne s'en trouve point parmi nos lectrices, car ces femmes-là *ne peuvent pas*, par définition, être féministes. Mais elle était de pleine bonne foi et péchait par ignorance, surtout, celle qui disait tranquillement, l'autre jour, à l'une de nos amies :

— Si vous saviez les économies que j'arrive à réaliser, en n'employant plus ni ma savonneuse, ni ma repasseuse !

— Est-il donc nécessaire que vous économisiez ainsi ? riposta son interlocutrice, qui savait à qui elle avait à faire.

— Comment? Mais ne comprenez-vous pas qu'ainsi je puis donner beaucoup plus au Comité de Bienfaisance!...

Et elle ne put comprendre qu'elle économisait sur le gagne-pain de deux femmes pour faire l'aumône, qu'elle contribuait à enlever à deux êtres humains le droit imprescriptible de gagner leur vie pour encourager un mode encore nécessaire, hélas! mais inférieur de solidarité. Cela vaut la naïveté de la jeune fille qui disait pour excuser l'achat de cinquante kilos de riz du coup, lors de la panique de l'épicerie :

— Quand ce ne serait que pour en donner à ceux qui n'en ont pas!...

Mais, pauvre petite, chacun des grains de riz de vos cinquante kilos se noierait dans un océan de détresse, détresse que vous auriez contribué à créer, en faisant hausser les prix et en raréfiant les denrées. Nouvelle Danaïde, vour essaieriez vainement ainsi d'apporter un peu d'eau à un tonneau dont vous auriez vous-même largement évidé le fond.

Or, nous aimons à penser que la femme nouvelle n'est pas une Danaïde. E. Gd.

Impressions de Paris

(Juin à Septembre 1914)

Je voudrais dire l'impression qui me reste de ces semaines de vie ardente et magnifique. Je cherche un mot qui à lui seul résume tout, et celui qui me vient n'est ni agitation, ni angoisse; non, c'est celui de beauté. — Oh! certes, nous avons connu l'angoisse, le trouble, la souffrance et le deuil — mais ces choses ont leur grandeur et quand la cause en est noble, quand un peuple entier est atteint, elles s'élèvent à la beauté sculpturale d'une figure funéraire effeuillant des fleurs sur un tombeau.

Les pires jours, me semble-t-il, ont été les derniers de juillet; nous étions ballottés entre les protestations de paix, et la rumeur toujours plus précise, toujours plus grondante des menaces lointaines. On croyait entendre le bruit sourd et rythmé des bataillons se massant aux frontières; chaque jour emportait une chance de conciliation; nous nous demandions avec inquiétude : pourquoi rester les bras croisés? pourquoi perdre un temps précieux? que se passe-t-il? que cache-t-on? Et dans l'abattement de l'impuissance personnelle, nous essayions d'espérer, de vivre comme à l'ordinaire.

Le 30 juillet, nous parcourions encore cette Ile de France si claire et si douce, cette région de Senlis qui depuis a tant souffert. Le temps était radieux; on moissonnait partout, et les enfants jouaient au bord des routes avec des coquelicots — mais nous croyions voir dans cette activité une sorte de hâte, comme l'aiguillon de cette pensée : demain ne nous appartient pas. Nous regardions les châteaux, les églises, les bois peuplés d'ombres légères et de souvenirs historiques, et au milieu de ces choses paisibles, l'inquiétude se faisait jour, les hommes demandaient : que dit-on à Paris? et commentaient : on ne peut plus vivre avec ces menaces de guerre qui recommencent tous les trois mois; une fois ou l'autre, il faudra y aller; autant y aller tout de suite, nous sommes prêts.

Et en effet, le signal est venu et Paris a compris. Avant qu'il fût donné, il avait fallu que la France frémissante, contenue, répétât, revécût sous une forme moderne et collective, le mot de Fontenoy : « Messieurs les ennemis, tirez les premiers ». Maintenant l'appel aux armes retentissait, tel qu'il est figuré par Rude sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, et le pays entier se levait, se portant lui-même au sacrifice dans un élan d'une incomparable beauté.

Beauté dans ces adieux calmes et dignes aux abords des gares; beauté dans le départ des régiments silencieux, graves, résolus; beauté de ce courage ferme et tranquille, sans forfanterie et sans phrases. Les hommes partaient, les femmes disaient sans hausser la voix : nous savons bien qu'il faudra souffrir, nous souffrirons.

Et voilà Paris prenant une physionomie inaccoutumée, pavoisé comme pour une fête, mais sans tapage, sans bals bruyants, sans désordre, portant ses drapeaux comme une affirmation de confiance et d'espoir. Aux couleurs françaises se mêlaient celles des alliés ; l'Hôtel-de-Ville n'était paré que de drapeaux belges. Les moindres boutiques portaient l'inscription : maison française, souvent accompagnée d'un commentaire gai et hardi : la maison est transférée au Xe régiment — le patron donne rendez-vous à ses clients à l'armée. Nous avons vu un magasin portant l'indication de quatre générations ayant combattu pour la France : Waterloo, Crimée, 1870, 1914.

Quelle beauté émouvante que celle de ces soirs de Paris : les ponts et les quais sans lumière, mais une foule paisible et recueillie venant admirer le paysage : d'abord la perspective de la ville au soleil couchant, les arches des ponts éclairées par dessous, les bateaux remontant la Seine, Notre-Dame se détachant sur un ciel empourpré, puis pâli, d'un or vert; puis la nuit venue, les projecteurs électriques croisant leurs feux comme un jeu étrange, tantôt poussant un jet aigu, très lointain, tantôt s'épanouissant en nappe large et courte, tantôt s'éteignant brusquement pour se rallumer et balayer l'horizon d'un geste rapide. Et par-dessus tout, la lune sereine et magnifique éclairant de la même lueur la ville si calme, la mêlée des champs de bataille, les blessés étendus sur les routes. Comme nous nous sentions parfois le cœur lourd, marchant en silence, sans oser formuler notre pensée, nous remplissant les yeux d'un spectacle sur lequel planait la menace, et sentant grandir en nous, devenir plus profond et plus tendre, devenir une partie de nous-mêmes, l'amour pour ce Paris que chaque être civilisé aime comme une autre patrie.

Nous rentrions par les rues populaires, en passant devant les gares. Pendant bien des soirs nous avons vu devant la gare de Lyon des Italiens campés sur le trottoir, avant qu'un train pût les emmener. Ils attendaient patiemment, plusieurs jours de suite, leurs pauvres paquets à côté d'eux; j'ai vu une fois deux bébés dormant dans la rue, chacun ayant pour oreiller l'un des souliers paternels. Il faisait si beau, les gens restaient dans les rues, apportant leurs chaises sur le trottoir et parlant de la guerre; les enfants faisaient des rondes tout autour; on ne se serait pas cru en guerre. Seulement au passage, on entendait parler des « puissances ».

Et puis, quelle fraternité subitement réalisée. Ce n'est pas seulement un mot inscrit sur les murs, mais une chose vécue, mise en action spontanément, sans qu'il eût été nécessaire d'en parler, sans proclamation bruyante et factice. Partout la même pensée — partout dans le cœur de ceux qui restent la même angoisse de ceux qui sont partis; partout la même résolution, le même courage, la disparition des souffrances personnelles devant l'idée de la patrie, devant les horreurs tragiques supportées par un pays voisin, devant l'envahissement du territoire. Alors vraiment la fraternité est un fait, alors chacun parle la même langue, car tous ont la même âme et tous se comprennent. Les cœurs s'unissent dans une même souffrance, et chacun ne songe qu'à alléger le fardeau d'autrui. L'entr'aide se manifeste partout,